

## Éditorial 2 (2001)

### Priorité de la critique dans le cadre de l'édition de textes poétiques ?

Après les batailles glorieuses qui ont opposé les partisans du nouveau lachmannisme aux prétendus élèves de Joseph Bédier, on a fini par se réfugier dans une sorte d'île heureuse à l'abri de toute querelle: je me réfère au concept de « mouvance » tendant à attribuer une valeur autonome à chaque tradition, pour ne pas dire à chaque variante (sous prétexte que celles-ci dériveraient de différentes performances orales). Il s'agit d'une fausse solution à l'éternel problème de l'édition critique des textes médiévaux: c'est en effet une aporie qui est difficile à surmonter. Vis-à-vis d'une tradition manuscrite complexe, le philologue-interprète ne peut s'abstenir d'un jugement d'appréciation sur la base de critères les plus « objectifs » possibles. On est cependant confronté à un vieux paradoxe: la vérification de l'importance d'un témoin ou d'une variante ne peut faire abstraction de l'interprétation (dans la mesure où le concept de faute ou de « dégradation mémorielle » implique un jugement de valeur), mais d'autre part toute tentative d'exégèse ne peut manquer de s'interroger sur la « légitimité » de la leçon en cours d'analyse.

Dans le cas des littératures médiévales et des textes vernaculaires en espèce, les problèmes ecdotiques sont compliqués par le fait que les manuscrits médiévaux en général et surtout les grandes anthologies par genre qui nous ont transmis les poèmes constituent à eux seuls de véritables « éditions critiques » répondant à des critères que le philologue moderne ignore dans la plupart des cas: attribuer à ces *codices* une valeur absolue signifie souvent se condamner à ne pas comprendre les textes. La « reproduction fidèle » du témoin considéré comme « le moins incorrect » n'est qu'une chimère, car on finit par privilégier (vis-à-vis d'une tradition complexe) la version la plus banale. Mais il n'en est pas moins vrai que, du moment où l'on considère comme « fautive » une leçon —ou « mauvaise » une tradition—, si l'on n'est pas en mesure d'en expliquer exhaustivement les raisons, on attribue à un acte d'interprétation éminemment exégétique une valeur d'axiome qu'il est loin de posséder. Quant aux « fautes communes » dont les lachmanniens prêchaient l'évidence absolue, si elles existent, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elles sont très rares dans les littératures vulgaires. Ce qui est très fréquent, au contraire, ce sont les leçons « difficiles » dont la signification ne peut être éclairée que par des instruments herméneutiques raffinés et complexes. La seule démarche possible, pour le philologue moderne, reste donc l'analyse la plus argumentée des différents états du texte.

D'autre part, il faut reconnaître que non seulement le temps multiplie les possibilités d'exégèse, mais encore qu'il constitue le fondement même du rapport unissant le texte divulgué avec ceux qui le reçoivent (y compris les interprètes modernes). Il s'ensuit que le sens du message n'est plus ce qu'il était au moment de l'émission. Autrement dit: le texte ne peut pas être considéré comme une réalité fixe et immuable. L'époque où la philologie cherchait à récupérer le sens « originel » des mots, les « dernières volontés » de l'Auteur mythique — en dépit des quelques survivants qui continuent de s'identifier avec les Poètes en récrivant les œuvres — est terminée. Aujourd'hui, on a finalement compris que notre situation dans l'Histoire ne peut manquer de conditionner notre approche aux produits littéraires du passé. L'édition critique qui en résulte est par conséquent, toujours et de toute façon, une hypothèse de travail, destinée à

des vérifications périodiques. Pour mieux comprendre et reconstituer un texte médiéval, il faut dominer tout un réseau de significations transcendant les paroles qui le véhiculent (effets phoniques, allusions, suggestions « transphrastiques »; en un mot, ce qu'on appelle l'aspect méta-verbal du texte même). Enfin, comme je l'ai déjà dit, il est indispensable de repérer le plus grand nombre d'informations extra-textuelles sur la composition de l'œuvre et même sur les motivations les plus diverses qui en ont conditionné la rédaction (intervention de mécènes, première diffusion, etc.).

C'est justement l'historicité concrète du produit poétique qui en facilite la rencontre avec le philologue-interprète. Ce qu'il faut activer, c'est la continuité de deux moments historiques: celui où le texte a été composé et celui du lecteur d'aujourd'hui auquel l'édition ou les commentaires sont destinés. Par exemple, dans le cas des textes narratifs attribuables aux jongleurs, s'obstiner à mettre l'accent sur les différentes situations performancielles qu'on entreverrait derrière « le rideau des textes »<sup>i</sup>, au détriment de l'interprétation, équivaut souvent à tomber dans le piège des « machineries » inventées par les auteurs médiévaux, et un problème analogue se pose pour les poèmes lyriques où l'exécution orale ne peut pas se passer des *breus de pergamina*...

Quant aux témoins nous ayant transmis les textes, leur « intelligibilité » tout comme leur « utilisation correcte » dépendent largement – hélas – de la compétence de l'éditeur qui se veut plurielle, sinon extraordinaire.

Mais quelle « lisibilité » peut être donnée de nos jours du travail d'un poète médiéval? Les « variations » des textes figurant dans les différents témoins peuvent-elles être représentées dans l'uniformité de l'imprimé et dans les contraintes des livres? Et encore quel est le statut du lecteur moderne, qui a beaucoup changé, certes, entre le manuscrit et l'imprimé, mais qui est en train de changer davantage entre l'imprimé et l'écran? Qui a travaillé sur les manuscrits a connu cet envoûtement de l'odeur, du toucher du parchemin et même de la poussière des bibliothèques. Cette émotion n'est-elle pas un facteur important dans notre recherche et dans cette subjectivité du chercheur que l'on ne peut contourner? Les progrès de l'informatique permettent-ils de déplacer ou de dépasser les débats traditionnels? Voilà l'aporie à laquelle on sera confronté dans les prochaines années. Il s'agit là de questions sur lesquelles nos lecteurs sont chaleureusement invités à se prononcer. Leurs réponses seront publiés dans la rubrique *Discussion*.

Luciano Rossi

## Bibliographie

Cerquiglini, B. *Eloge de la Variante. Histoire critique de la Philologie*, Paris, Seuil, 1989.

Fiesoli, G., *La Genesi del lachmannismo*, Firenze, SISMEL-Edizioni del Galluzzo, 2000.

---

<sup>i</sup> L'expression revient à Jean Rychner, *Contribution à l'étude des fabliaux: variantes, remaniements, dégradations*, t. I, *Observations*, Neuchâtel-Genève, Droz, 1960, p. 7. Je tiens à préciser que les recherches de ce Maître regretté sur la composition des fabliaux et des chansons de geste sont toujours éclairantes: ce que je ne peux partager, c'est l'utilisation qui en a été faite par les partisans trop « factieux » de la « mouvance ».

- Lepage, Y. G., *Guide de l'édition de textes en ancien français*, Paris, Champion, 2001.
- Rychner, J., *Contribution à l'étude des fabliaux : variantes, remaniements, dégradations*, t.I, *Observations*, Neuchâtel-Genève, Droz, 1960.
- Segre, C., *Ecdotica e comparatistica romanze*, Milano-Napoli, Ricciardi, 1998.
- Segre, C., *Ritorno alla Critica*, Torino, Einaudi, 2001.
- Stackmann, K., « Die Edition : Königsweg der Philologie ? », *Editio IV. Methoden und Probleme der Ed. mittelalt. dt. Texte*, hrsg. v. R. Bergmann und K. Gärtner, Tübingen, Niemeyer, 1993, p. 1-23.
- Vavaro, A., « Problemi attuali della critica del testo in filologia romanza », *Filologia classica e filologia romanza. Esperienze ecdotiche a confronto*, Atti del Convegno (Roman 25-27 maggio 1955), a c. di A. Ferrari, Spoleto, Centro Ital. di Studi sull'Alto Medioevo, 1998, p. 11-24.